



MAI
1940

Fonds Albert Chatelle /
CMUA - Archives de Dunkerque

Le 26 mai 1940, près de 400 000 soldats alliés sont pris au piège à Dunkerque, encerclés par les Allemands. À l'Ouest, Calais est tombé aux mains de la Wehrmacht. À l'Est, la Belgique est envahie. 240 000 soldats britanniques et 160 000 Français sont bloqués sur une zone de 11 km de large autour de Dunkerque. Le 24 mai, l'avance des chars

allemands est stoppée pour trois jours par un ordre de Hitler, encore inexplicable à ce jour. Churchill, le Premier ministre britannique, en profite pour organiser l'opération Dynamo, un incroyable sauvetage par la mer des soldats piégés à Dunkerque. Du 28 mai au 4 juin, près de 550 bateaux militaires et civils britanniques, ainsi que 300 français, appelés *Little*

Ships, traversent la mer pour évacuer les soldats. 800 avions de la Luftwaffe font pleuvoir un déluge de bombes, coulant 250 bateaux venus secourir les soldats et détruisant presque entièrement Dunkerque. Pour permettre à un maximum d'hommes d'embarquer, 30 000 soldats français résistent aux 160 000 Allemands qui avan-

EN PHOTO Le 30 mai 1940, en milieu d'après-midi, le bateau de guerre français la *Bourrasque* est coulé par une bombe allemande, après avoir quitté Dunkerque avec 900 soldats à bord. Moins de la moitié d'entre eux ont survécu.

cent sur Dunkerque. Churchill espérait sauver 45 000 hommes avec l'opération Dynamo. Au total, près de 340 000 soldats (215 000 *tommies*, soit la quasi-totalité de l'armée britannique, et 123 000 Français) sont évacués au départ du dernier navire de Dunkerque, le 4 juin à 3 h du matin. Lorsque les Allemands prennent la ville, le 4 juin au matin, 34 000 soldats français survivants sont faits prisonniers.

LE SAVIEZ-VOUS ?

En prenant Dunkerque, les Allemands mettent la main sur 70 000 tonnes de munitions, 150 000 tonnes de carburant, 85 000 véhicules et 2 500 canons.



10 mai
Au Royaume-Uni, Winston Churchill devient Premier ministre. Dans un discours resté célèbre, il appelle à résister à l'Allemagne, en prédisant « *du sang, de la peine, des larmes et de la sueur* ».

10 mai
Offensive allemande contre les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg, puis la France. C'est le début de la "Bataille de France".



Centre de la Presse

13 mai
Les chars des généraux allemands Guderian et Rommel contournent la **ligne Maginot**, en passant par la région des Ardennes.

armées française et allemande. Durant 12 jours, les Français infligent de lourdes pertes à l'ennemi, mais les Allemands finissent par l'emporter.



15 mai
Les Pays-Bas capitulent face à l'Allemagne.

15 mai
Début de la bataille de Stonne, dans la région des Ardennes, entre les

17 mai
Le **maréchal** Pétain, héros de la Première Guerre mondiale,

est nommé **vice-président du Conseil**.

19 mai
Le général Weygand remplace le général Gamelin à la tête des armées françaises. Il ne réussira pas à vaincre les Allemands et sera l'un des premiers à vouloir un armistice.

20 mai
Les chars du général allemand Rommel atteignent la Manche,

encerclant les **Alliés**. Les jours suivants, ils prennent les villes d'Arras, d'Amiens et de Boulogne-sur-Mer.

26 mai
Repli des troupes britanniques vers Dunkerque.



Getty Images

27 mai
Début de la bataille d'Abbeville, entre les Allemands et les troupes franco-britanniques, pour ouvrir un couloir d'évasion aux soldats **alliés** bloqués autour de la ville.

28 mai
• L'armée belge capitule.

• Début de l'opération Dynamo : les soldats britanniques sont

évacués par la mer, tandis que la **Luftwaffe** bombarde Dunkerque sans relâche.



AKG

29 mai
Les Alliés reprennent la ville de Narvik (Norvège) aux Allemands et détruisent les installations portuaires.

Le plan Jaune et la bataille de France 10 mai - 4 juin 1940

Pour attaquer la France, Hitler et ses chefs militaires ont préparé un plan pour tromper les **Alliés** : le *Fall Gelb* (« plan Jaune »). Le 10 mai, à 3 h du matin, l'armée allemande B, soutenue par la **Luftwaffe**, se lance à l'attaque des Pays-Bas, de la Belgique et du Luxembourg, pourtant **neutres**. Le but : attirer les armées alliées dans cette région. Les **divisions** françaises et britanniques les plus rapides et les mieux équipées sont envoyées en Belgique. Pendant ce temps, l'armée allemande A (la plus puissante) attaque plus au sud, au centre de la **ligne de front**, à travers les Ardennes. Cette région montagneuse est

le point faible de la **ligne Maginot**. Pensant ces montagnes infranchissables, les Français ont mal protégé et défendent peu cette zone. Mais l'armée allemande, appuyée par les chars des généraux Guderian et Rommel, traverse les Ardennes et franchit la Meuse, à Dinant et Sedan, en seulement trois jours. Malgré la résistance de quelques divisions, comme à Hannut, en Belgique, ou près de Sedan, les Alliés reculent. Les armées franco-britanniques sont coupées en deux lorsque les Allemands atteignent Abbeville, le 21 mai 1940. L'effet de surprise du plan allemand, clé de la *Blitzkrieg* (« guerre éclair »), a parfaitement fonctionné.



ILS ONT VÉCU L'EXODE

Depuis l'attaque allemande contre les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg et le nord de la France, les **civils** fuient l'arrivée de la **Wehrmacht**. En voiture, à cheval, à pied, à vélo, 10 millions de personnes,

deux millions de Belges et huit millions de Français, abandonnent leur maison et se jettent sur les routes. Des avions allemands mitraillent parfois ces groupes de gens pour terroriser les populations et créer le **chaos**.



Getty Images

Habitants en exode au sud de la Loire, en mai 1940.

J'étais assis sur des bidons d'essence

« J'avais 10 ans lorsque nous avons dû quitter notre ferme d'Autheuil (Eure-et-Loir) pour fuir les Allemands. C'était la pagaille sur les routes. Nous sommes partis vers le sud, mon père, mes deux sœurs, mon petit frère et moi. Nous avions la chance de posséder une voiture. Comme beaucoup de Français qui partaient, nous ne savions pas trop où nous allions. À cette époque, il n'y avait pas de **GPS** ! Mon père avait enlevé les sièges arrière pour y mettre des bidons d'essence, afin d'aller le plus loin possible. J'étais assis sur ces bidons dans la voiture et l'aviation allemande bombardait les colonnes de Français sur les routes de l'exode. J'ai souvent pensé que si nous avions été touchés, ne serait-ce que par une balle de mitraillette, la voiture explosait et nous étions tous morts ! Nous avons peur d'être bombardés. Nous tremblions, mais c'était un risque à prendre. Sur la route, c'était le **chaos**, il y avait

des gens, des voitures, des charrettes à cheval partout, des embouteillages inimaginables. Beaucoup d'autos étaient arrêtées, en panne d'essence, les stations-service avaient brûlé. Nous avons réussi à passer le pont d'Angers. C'était une chance, car l'armée française bombardait les ponts sur la Loire pour freiner la progression des Allemands. Celui d'Angers a été détruit peu après notre passage. Nous avons été hébergés dans une ferme du Maine-et-Loire qui nous a ouvert ses portes. Avec plein d'autres gens, nous avons dormi dans une grange pour une nuit. Je me souviens du bruit des rats courant dans la nuit. Puis nous avons repris la route jusqu'à Notre-Dame-des-Mauges, où nous avons été hébergés dans la grange du curé du village. »

André, 10 ans en 1940

« J'habitais avec ma famille un petit village de l'Aisne. Des soldats français passaient dans les rues, frappaient aux portes et nous disaient de partir parce que les Allemands approchaient et qu'il allait y avoir de violentes batailles. Je sais qu'on appelle cette période l'exode, mais nous, à l'époque, nous disions "évacuation". Ma mère ne voulait pas partir, elle pleurait. Nous avons pris nos vélos, mon père a accroché une carriole

au sien. Nous n'avons emporté que de la nourriture : des pâtes, du riz, un cochon cuit... Nous avons tout laissé derrière nous : notre maison, nos biens, notre chien... Mon père a ouvert tous les clapiers de nos lapins et le poulailler. Il n'y avait personne pour les nourrir et pas question que les Allemands se servent en arrivant ! Au bout de quelques jours, ma mère s'est fait renverser par une voiture. Le trajet à vélo a été difficile pour elle ensuite. Je me souviens de la foule sur

la route. C'était complètement embouteillé et nous nous faufilions avec nos vélos. Par moments, des avions passaient et il y avait des mouvements de foule. Tout le monde avait peur d'être bombardé. Le soir, nous dormions là où nous pouvions, souvent dans des granges, à côté de nos vélos, pour ne pas nous les faire voler. Quand on traversait les villages, on criait : "Les Allemands arrivent, les Allemands arrivent !" pour que les gens s'enfuient avec nous. »

Bruna, 12 ans en 1940

La moitié de la France se déversait sur l'autre

« Dans les premiers jours, nous avons vu passer de somptueuses voitures ; leurs occupants [...] ne s'arrêtaient guère chez nous. Puis sont venues des voitures moins brillantes, surmontées de matelas multicolores. Un ou deux jours de plus et ce furent des automobiles d'un autre âge, sorties d'on ne sait quels hangars. [...] Puis vinrent les cyclistes [...], des piétons, parfois des familles entières baluchons sur l'épaule, poussant une charrette ou une voiture d'enfant [...], s'arrêtant la nuit pour dormir dans les champs [...]. C'était un colossal déracinement [...], la moitié de la France se déversait sur l'autre moitié. »

Pierre Mendès France, alors maire de Louviers (Eure)



Des Parisiens quittant la capitale en prévision de l'invasion allemande.

Getty Images

MAI 1940

Où vont-ils ces vagabonds ?



« Je survole des routes noires de l'interminable sirop qui n'en finit plus de couler. On évacue, dit-on, les populations. Où vont-ils ces vagabonds ? Ils se mettent en route vers le sud comme s'il était là-bas des logements et des aliments pour les accueillir. Mais il n'est, dans le Sud, que des villes pleines à craquer, où l'on couche dans des hangars et dont les provisions s'épuisent. [...] Il s'agit d'un immense troupeau, qui piétine, fourbu, devant l'abattoir. Sont-ils cinq, dix millions livrés au macadam (sur les trottoir) ? [...] Pas un mot sur la défaite. [...] Ils "sont" la défaite. »

Saint-Exupéry, dans *Pilote de guerre* (1942). L'auteur du *Petit Prince* était alors pilote dans l'armée de l'air, survolant le nord de la France

Le bruit des bombes me rendait malade

« Nous n'avons pas vu venir l'attaque éclair des Allemands sur le nord de la France. Pourtant, nous avons la chance d'avoir une petite radio, nous écoutons les informations. Mon père, à Paris, était mieux informé. Il est venu nous chercher à Fort-Mahon. Nous sommes montés dans un train pour rentrer à Paris, mais nous avons été bombardés vers Amiens. Le bruit des bombes me rendait malade. C'était comme si quelque chose de terrifiant allait nous tomber sur la tête. Nous avons tous changé de train. Une bombe est tombée sur la locomotive du nouveau train ! Le fracas était épouvantable. Lorsque le calme est revenu, nous sommes sortis du train en abandonnant la moitié de nos bagages. Et nous sommes partis à pied vers Paris. Nous étions sur les routes, comme des milliers de gens fuyant les Allemands. Les paysans étaient odieux. Ils nous faisaient même payer pour un verre d'eau. Toute gamine que j'étais, j'ai refusé de boire tellement j'étais indignée ! C'était le début du marché noir. Nous avons marché durant trois jours jusqu'à ce que, à 70 km de Paris, nous trouvions un train intact dans une gare. Il était bondé. Il y avait plus de monde que dans le métro aux heures de pointe, mais nous avons réussi à le prendre. Nous, les enfants, étions assis sur les valises dans le couloir. »

Michèle, 14 ans en 1940, réfugiée à Fort-Mahon-Plage (Somme) au début de la "Bataille de France"